

Romaine MALENFANT et Guy BELLEMARE (dir.), *La domination au travail. Des conceptions totalisantes à la diversification des formes de domination*, Québec, Presses de l'Université du Québec, coll. « Gestion des relations humaines – Relations industrielles », 2010, 228 p.

Cet ouvrage présente les actes d'un colloque tenu à Trois-Rivières en mai 2007 dans le cadre du 75<sup>ème</sup> Congrès de l'Association francophone pour le savoir (ex-Association Canadienne-Française pour l'Avancement des Sciences). Il croise sept contributions portant sur les formes de domination dans les organisations liées au travail, avec pour ambition d'en souligner la diversité contre les représentations habituelles de « l'individu dominé » (p. 5). Les textes des quatorze chercheurs sont introduits par Danilo Martuccelli dont les travaux sur ces questions servent de fil conducteur théorique aux exposés.

D. Martuccelli prône une analyse renouvelée du concept de « domination », qu'il ne veut ni réduire à ses formes structurelles, ni aborder seulement en termes de stratégie : les dominations ordinaires se pensent dans le cadre des « relations entre l'action et son environnement » (p. 19), qui correspondent aux « épreuves » vécues par les individus. Quatre inflexions – analytiques et programmatiques – s'imposent pour caractériser l'espace des dominations ordinaires au travail (pp. 20-29) : ne pas réduire la domination à la classe sociale et prendre en compte l'expérience de l'individu ; remarquer que ce dernier est nouvellement pris par la double responsabilité de ce qu'il fait et de ce qui lui arrive ; penser un espace d'initiative qui éprouve ce que l'auteur

appelle l'« élasticité de la vie sociale » ; rompre avec la figure de l'adversaire et de sa volonté consciente de domination intersubjective.

Une première partie présente deux épreuves du travail à partir des discours des individus : l'expérience de la dépression par des femmes – où les auteurs mettent en lumière les souffrances liées à la « dévolution » exercée par la hiérarchie de travail, ce qui affine et complète l'analyse de l'injonction à l'autonomie – et le ressenti de l'expérience des premiers temps dans le travail par des jeunes « non qualifiés ». Dans cette enquête, on comprend que les effets des exigences d'engagement de soi entrent en conflit avec des difficultés liées à « l'inaptitude des acteurs du milieu de travail à favoriser le développement des capacités propres des jeunes en leur donnant le temps et le soutien nécessaires » (p. 71). L'analyse reste proche du propos introductif de D. Martuccelli.

Les deux chapitres de la seconde partie – les contraintes subies par les travailleurs indépendants, et la production/le travail de « haute performance » – explorent les nouvelles formes de domination au travail sous leur dimension organisationnelle, dans la perspective d'un double éclairage de la flexibilité. L'étude transversale des représentations des nouvelles individualisations au travail fait face au cas plus précis d'informaticiens soumis au modèle de la gestion par projets, ce qui permet de confronter les effets structurels liés à un type d'organisation aux effets concrets ressentis par les travailleurs. Si la conclusion du texte sur les travailleurs indépendants sonne comme un plaidoyer en faveur la flexicurité, celle de la contribution suivante incite à penser que la demande

de stabilité de l'emploi n'est pas fréquente dans des formes d'organisation du travail qui révèlent des trajectoires plus stables à mesure qu'augmente le niveau de qualification. Cette étude souligne implicitement que la flexibilité de l'emploi s'assume de manière différenciée selon le diplôme et le secteur d'activités, et que les travailleurs les plus fragiles se plient difficilement au modèle de l'« entrepreneur de soi-même » tel qu'il se présente dans les formes actuelles de valorisation du travail.

La dernière partie, qui pourra paraître plus âpre à la lecture, aborde les nouvelles pratiques de gestion en entreprise. Une première contribution reprend notamment les questions d'injonction à l'autonomie et d'organisation par projets précédemment évoquées, et décrypte l'organisation en équipes à l'aune du concept de contrôle/autonomie défini « comme une dualité et un territoire fragmenté en zones que se disputent les acteurs d'un système social donné » (p. 133). Contrairement à ce qu'avancent certaines théories de diversification des organisations, la hiérarchie garderait une maîtrise des croyances imposées dans le milieu de travail. Dans le second texte, les auteurs identifient des formes d'organisation en « marché interne conversationnel » qui établissent des « conventions » dans l'entreprise, entre « sa production externe – les biens ou services qu'elle crée à destination du marché – et une production interne – l'ensemble des règles dont elle se dote pour gérer son personnel » (p. 168). La mise en perspective de ces deux chapitres permet d'appréhender à la fois l'espace des nouvelles formes de domination et la dynamique relationnelle entre les individus et la règle. Le dernier

chapitre concerne la « financiarisation » comme forme de domination sur le travail, à travers son importance prise dans le système de retraites au Canada. Tout en revisitant la question classique de la domination du capital sur le travail, ce texte invite aussi à transposer sur le monde du travail la fragilisation des principes de protection sociale endurée par les sociétés occidentales.

Si D. Martuccelli théorise effectivement certaines transformations actuelles de la domination au travail, le reste de l'ouvrage apparaît moins une remise en question des formes anciennes de domination que la déconstruction – heureuse par ailleurs – de l'enchantement idéologique du rapport au travail et à son organisation. Le faible contenu historique, ainsi que l'absence de dimension ethnographique (qui rappelle involontairement que les nouvelles pratiques de travail s'observent parfois difficilement), trouble certaines attentes sociologiques et ôtent de la pertinence au sous-titre de l'ouvrage. Pour autant, ce livre demeure stimulant en termes d'approche critique de l'organisation du travail et des manières dont s'élabore la réflexivité des individus à son sujet.

Sébastien Bauvet  
Équipe de Recherche sur les Inégalités  
Sociales (ERIS)  
Centre Maurice Halbwachs (UMR 8097 –  
CNRS/EHESS/ENS)

Hartmut ROSA et William SCHEUERMAN (dir.), *High-Speed Society: Social Acceleration, Power and Modernity*, Pennsylvania State Univ. Press, University Park/PA 2009, 328 p. avec index.

L'accélération est au cœur de la dynamique capitaliste depuis ses débuts. Mais ce n'est qu'avec sa dernière poussée, informatique, qu'elle suscite une exploration systématique. Il est vrai que le passage à la vitesse de la lumière, pour de nombreux processus et applications, constitue l'accélération ultime et donc sans doute la plus décisive.

Le présent ouvrage, critique mais sans verser dans l'approche populiste courante en la matière, est dirigé par deux des plus grands connaisseurs contemporains du sujet<sup>1</sup>, Rosa étant professeur de sociologie à l'Université de Jena/Allemagne, Scheuerman professeur de sciences politiques à l'Université de l'Indiana aux États-Unis. Après leur introduction substantielle, on y retrouve cinq des plus importantes prises de position anciennes. Ainsi, le penseur futuriste Filippo Tommaso MARINETTI espère voir le jour où le Danube coulerait en une ligne droite à 300 km/h (p. 58). Georg SIMMEL, avec son habituelle profondeur scientifique, étudie l'impact de l'accroissement monétaire sur le « tempo

de la vie »<sup>2</sup>. Et le juriste Carl SCHMITT lance un réquisitoire nostalgique contre le « législateur motorisé ».

Puis, dix études actuelles (dont quatre inédites) jettent les bases d'une compréhension et explorent les conséquences politiques de l'accélération. Paul VIRILIO, principal initiateur d'une analyse novatrice et corrosive de la vitesse, y figure à la fois comme auteur et comme objet d'étude. Son article ne représente cependant que la dimension militaire, certes importante, de sa réflexion. Sur ce terrain, plusieurs autres contributions montrent que l'assimilation faite par Virilio entre vitesse et avantage, voire victoire est trop simple.

#### *La force de l'abstraction*

L'apport original de Virilio ressort surtout de l'étude que lui consacre le sociologue Stefan BREUER. Nous y rencontrons la distinction fondamentale introduite par Virilio entre *l'espace-temps*, caractérisé par les vitesses de la nature, puis des temporalités et des structures spatiales culturellement variables (p. 216 ss., 220 s.), et *l'espace-vitesse* où les vitesses sont celles des moteurs, des machines, voire de la lumière, l'espace et le temps devenant abstraits (p. 233 s.). L'historien Reinhart KOSELLECK parle à cet égard d'une « dénaturalisation du temps » (p. 116 ss.).

Alors que Virilio fait succéder l'espace-temps et l'espace-vitesse dans l'histoire et impute le règne de la vitesse au fait contingent de la guerre et à d'autres facteurs extra-économiques (p. 237), Breuer dresse un tableau plus complexe.

<sup>1</sup> Cf. H. Rosa, *Accélération. Une critique sociale du temps*, La Découverte 2010, et notre recension à paraître in *Sciences humaines*; W. SCHEUERMAN, *Liberal Democracy and the Social Acceleration of Time*, John Hopkins Univ. Press : Baltimore 2004.

<sup>2</sup> P. 41 à 56. Ce chapitre correspond à G. SIMMEL, *Philosophie de l'argent* (2<sup>ème</sup> éd. 1920), P.U.F. 1999, p. 643 à 662.

Il rappelle la pensée d'Alfred SOHN-RETHEL qui avait expliqué l'essor du capitalisme, entre autres, par « le projet mathématique [...] ancré dans le concept d'une société abstraite » (p. 231). Et il montre que l'analyse de MARX est toujours pertinente en articulant, de manière dialectique, les liens contradictoires entre les rapports de production perçus comme statiques (l'espace-temps) et les contraintes temporelles liées à la substitution progressive de la force de travail par des machines (l'espace-vitesse, p. 239 s.). Pour rendre compte des causes de l'accélération, Rosa et Scheuerman invoquent également la sécularisation : Depuis la perte d'un temps éternel rassurant pour le temps de vie individuel limité, « l'accélération peut servir d'équivalent fonctionnel d'éternité » (p. 9 ; 90 à 92).

*Mécanismes de rétroaction et réactions de défense*

Pour comprendre les ressorts de l'accélération, Rosa et Scheuerman en distinguent trois types : l'accélération technique, celle de la vie individuelle et celle du changement social (p. 5, 82 à 87). Or, elles sont reliées entre elles par une « spirale d'accélération » (p. 87 à 93). Par exemple, l'invention de l'Internet augmente les possibilités et les options et, dans un contexte de concurrence et de rivalités, pousse les individus à agir, à travailler plus. L'accroissement des choses à faire et la complexification des structures sociales étant, dans cet exemple et ailleurs, généralement supérieurs au gain temporel permis par l'accélération technique, la vie individuelle s'écoule plus vite, le changement social s'accélère et il s'ensuit un manque de

temps. Du coup, on a besoin de nouvelles techniques pour en « gagner », et ainsi de suite. Dans les contributions posant la question de savoir « que faire ? » face aux excès d'accélération, on aurait donc pu étudier l'option de diminuer le niveau de la concurrence.

L'accélération de la vie individuelle et collective signifie à la fois une « compression du présent » (ainsi l'article du philosophe Hermann LÜBBE) et l'invalidation croissante des expériences et des attentes sociales et donc une « nouvelle imprévisibilité de l'avenir » (Koselleck p. 125 ss., 115). Pourtant, la complexité grandissante de la vie occidentale oblige chacun à prévoir toujours plus longtemps à l'avance (Lübbe p. 176 s.).

Comme l'accélération implique l'obsolescence accélérée de l'ancien, les individus se défendent par un « conservatisme structurel » (Lübbe p. 174) et les sociétés par le souci de la conservation. Ainsi, « complétant son dynamisme, la mise en musée de notre civilisation s'est progressivement développée. [...] Vus dans cette perspective, les musées ne sont rien d'autres que des chambres mortuaires pour des reliques de civilisation » (Lübbe p. 161). D'autres réactions, plus pathologiques, relèvent d'une « immobilité fulgurante » (d'après Virilio) : dépression de l'individu surchargé, accidents technologiques majeurs, ... La crise écologique peut également se reformuler en termes temporels : Les rythmes de la Terre sont comprimés par la vaporisation de l'énergie fossile et hypothéqués par les déchets nucléaires et les manipulations génétiques, ces procédés dépassant sa capacité de régénération (cf. p. 12).

La valeur de cet ouvrage fondamental pour la compréhension de notre temps n'est guère amoindrie par quelques coquilles.

Crisopher POLLMAN  
Professeur des universités  
Université Paul Verlaine, Metz